

## Les Grandes Enigmes de l'Occupation

“Les Waffen-~~SS~~ français”

Ed. de Crémillé, 1970.

Par Jean MABIRE

L'acte de naissance officiel d'une unité française de la *Waffen-~~SS~~* date du **22 juillet 1943**. Pierre LAVAL, chef du gouvernement, la mèche en bataille, l'éternel mégot collé sous la moustache, signa lui-même cette loi, après avoir entendu, pour la forme, le conseil de cabinet. Trois articles, d'une sécheresse tout administrative :

ARTICLE PREMIER. - Les Français peuvent contracter un engagement volontaire pour combattre le bolchevisme hors du territoire dans les formations constituées par le gouvernement allemand (*Waffen-~~SS~~*), pour y être groupés dans une unité française.

ARTICLE II. - Ceux qui, appartenant à cette unité, combattront effectivement hors du territoire bénéficieront des avantages prévus par les lois et règlements relatifs à la Légion des volontaires français<sup>2</sup> contre le bolchevisme.

ARTICLE III. - Le présent décret sera publié au *Journal officiel* et exécuté comme loi de l'Etat.

Quelques jours plus tard, c'est à Paris, et non plus à Vichy, que fut tirée, au cours d'une conférence de presse, la « morale » de cette décision :

« Le gouvernement français a ainsi montré qu'il appréciait l'offre faite par le Führer et qu'il est prêt à prendre sa part des devoirs que commandent des heures décisives pour le sort de l'Europe. »

Ce n'était certes pas de gaieté de cœur que les dirigeants officiels de l'Etat cautionnaient l'engagement de jeunes Français dans cette force de frappe militaire du mouvement national-socialiste : la *Waffen-~~SS~~*. On ne peut s'empêcher ici de penser à un mot du poète Jean COCTEAU : « Puisque ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs... »

### Près de quarante mille Français volontaires dans les armées de Hitler

En effet, depuis le début de la guerre à l'Est, d'assez nombreux jeunes Français s'étaient engagés dans les armées du III<sup>e</sup> Reich.

Le tempérament individualiste des Français et la minutie organisatrice des Allemands les avaient regroupés en unités homogènes ou, au contraire, dispersés dans de multiples formations. Trente ans plus tard, il est bien difficile de donner un chiffre d'ensemble, qui apparaît de l'ordre de trente mille à quarante mille hommes, pour les seules forces combattantes sur le front de la guerre régulière, hors du territoire français.

Les premiers furent, dès l'été **1941**, ceux de la Wehrmacht, où ils formaient le régiment 638, plus connu sous le nom de LVF, et qui vit passer plus de six mille hommes. Le gouvernement de Vichy tenta par la suite une opération de récupération de cette unité, qui porta un temps le nom de Légion tricolore (et dont certains cadres rejoignirent la Phalange africaine combattant, avec l'*Afrika-Korps*, sur le front de Tunisie).

Des Français, parfois déserteurs de la LVF, s'engagèrent à titre individuel dans différentes divisions de la Wehrmacht qui remontaient vers le front et acceptaient de les prendre en charge, souvent à titre temporaire, notamment à la *Gross-Deutschland*.

On estime à environ cinq mille le nombre des Français qui servirent dans les *Schutz-Kommandos*<sup>3</sup> de l'Organisation Todt, où ils encadraient des travailleurs recrutés bon gré mal gré, dans toute l'Europe, pour construire le « Mur de l'Atlantique ». D'autres avaient préféré, dans cette même Organisation Todt, la brigade *Speer*, qui avait des tâches plus militaires qu'architecturales.

La Kriegsmarine tenta de deux mille à trois mille Français. Ils subirent leur entraînement militaire et leur endoctrinement politique... en Alsace, puis furent répartis par petits groupes, dépassant rarement une demi-douzaine de volontaires, à bord de vedettes lance-torpilles, de dragueurs de mines et même, pour quelques rares spécialistes, de sous-marins.

Quant à la *Brandenburg*, troupe opérationnelle des services secrets de l'*Abwehr* (dont les tâches peuvent s'apparenter à celles du bataillon de choc de l'armée française), elle passa de l'effectif d'un bataillon au début de la guerre à celui d'une division. On y trouvait de nombreux éléments étrangers, dont, bien entendu des Français.

---

<sup>1</sup> SS : abréviation de *Schutzstaffel*: «échelon de protection» ; *Waffen-~~SS~~* : «~~SS~~ en armes ». Les correspondances des grades et termes militaires sont celles données par *Der militärische Dolmetscher* (Recueil franco-allemand de termes militaires), par les commandants Rupied et Conrad (Charles-Lavauzelle, éd.). Notons que, dans la *Waffen-~~SS~~*, la hiérarchie était la même que dans la *Wehrmacht*, mais que les grades portaient des appellations différentes.

<sup>2</sup> LVF.

<sup>3</sup> Commandos de protection.

Il y eut, au fur et à mesure que de nouvelles unités du III<sup>e</sup> Reich recrutèrent des volontaires étrangers, des Français partout : conducteurs, téléphonistes, artilleurs de batteries côtières ou de batteries antiaériennes (parmi ces derniers, on compta même un certain nombre de jeunes filles françaises, puisque, à la fin de la guerre, même des femmes servirent dans la *Flak*<sup>4</sup> pour essayer d'enrayer les raids, de plus en plus nombreux, contre les villes européennes).

On trouva des infirmières françaises dans les hôpitaux militaires allemands et, au fin fond de l'Europe en guerre, on pouvait rencontrer quelques marins français qui avaient quitté leurs péniches pour servir sur des remorqueurs armés, naviguant sur le Danube...

Au mois de **juillet 1942**, un an après la création de la LVF, un contingent d'environ deux mille Français s'engagea dans la Luftwaffe, où ils furent regroupés au sein d'une formation de la NSKK<sup>5</sup>. Certains d'entre eux devaient jouer un rôle déterminant dans la création d'une unité française de la *Waffen-SS*.

En effet, la NSKK constituait, comme la SS, une formation politique allemande devenue, avec la guerre, une unité militaire internationale.

Créée en **1931** par Adolf HÜHNLEIN, cette troupe avait pour rôle, dans les années qui précédèrent la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes, de transporter les militants du parti et spécialement les hommes des sections d'assaut. A la fois train des équipages et unité de choc quand le besoin s'en faisait sentir, la NSKK était, avec la SA<sup>6</sup> et la *SS*, une des formations paramilitaires essentielles du mouvement nazi. La guerre devait faire de ces « prétoriens » des soldats. Mais ils restaient des soldats politiques, liés davantage au parti qu'à l'armée.

Plutôt que de s'engager à la LVF, qui vivait, sur le front de l'est, l'antagonisme de l'esprit cocardier français et du rigide militarisme prussien, de jeunes Français avaient préféré la NSKK, armée politique et unité internationale.

Ils partirent à l'entraînement au camp de Schotten, près d'Anvers. Deux compagnies françaises furent engagées par la suite en Russie, trois en Italie et deux en Hongrie.

Au mois de **juillet 1943**, une trentaine de volontaires, qui se trouvaient à l'entraînement, désertèrent et vinrent se présenter au bureau de recrutement de la *Waffen-SS* d'Anvers, pour s'y faire engager.

Depuis quelques mois, des Français avaient déjà réussi à entrer dans la *Waffen-SS*, mais à titre individuel.

Il y en eut ainsi dans des formations purement allemandes comme le régiment *Der Führer* ou la division *Totenkopf*. D'autres rejoignirent des unités à recrutement national, telle la brigade *Wallonie*.

Par la suite, d'autres Français entrèrent dans le régiment *Kurt EGGERS*, unité des correspondants de guerre de la *Waffen-SS*. Un de ces journalistes sera tué sur le front de Normandie ; un autre recevra la croix de fer de première classe, pour avoir pris spontanément la tête d'une formation antichar et détruit plusieurs blindés soviétiques : il effectuait un reportage dans le secteur de la Baltique quand survint une percée russe et il réagit en artilleur plus qu'en écrivain...

### Origines de la « *Waffen-SS* »

Le décret du **22 juillet 1943** ne faisait donc qu'officialiser un processus inévitable et tentait de regrouper les Français fascinés par le redoutable creuset que leur proposait la *Waffen-SS*.

En cette année **1943**, la *SS*, Etat dans l'Etat, et dans une certaine mesure nation au-dessus des nations, incarnait le mythe de l'Europe combattante d'Adolf HITLER.

Son organisation politique et guerrière, la *Waffen-SS*, éclipsait, par la magie de la propagande, le souvenir de la Wehrmacht, nationaliste et traditionnelle, des premières années quarante.

La *Waffen-SS* n'était plus, à en croire ses recruteurs, une force uniquement allemande. Elle se disait et se voulait internationale.

Tous les murs du continent se couvraient d'une même affiche, où défilaient des soldats armés et casqués, portant au col les deux lettres runiques. La légende proclamait, en des langues différentes selon les pays de recrutement :

AVEC TES CAMARADES EUROPEENS  
SOUS LE SIGNE *SS*  
TU VAINCRAS !

Plus d'un million d'hommes furent ainsi appelés à vivre une aventure politique et guerrière qui n'avait pas eu d'équivalent dans l'histoire - si ce n'est lors de la première campagne de Russie, lorsque NAPOLEON avait Incorporé, dans le cadre de sa Grande Armée, pour près de la moitié, des combattants étrangers, venus de la

<sup>4</sup> Abréviation de *Fliegerabwehrkanone* : canons antiaériens.

<sup>5</sup> Abréviation de *National-Sozialistisches-Kraftfahrkorps* : Corps motorisé national-socialiste.

<sup>6</sup> Abréviation de *Sturmabteilung* : section d'assaut.

plupart des pays d'Europe. Mais, cette fois, on proposait aux volontaires de rejoindre la garde impériale elle-même.

Dans les premières années du mouvement national-socialiste, quelques militants issus de la SA avaient prêté un serment personnel à Adolf HITLER et prirent le nom de *Stabwache*<sup>7</sup>. L'unité deviendra ensuite la *Stosstruppe*<sup>8</sup> Adolf HITLER. A sa sortie de prison, après l'échec du coup d'Etat de Munich de **1923**, le Führer décida, parallèlement à l'action politique, de développer deux organisations paramilitaires : la SA, troupe de masse, et la *SS*, unité d'élite.

Je me disais à l'époque, écrira-t-il, que j'avais besoin d'une troupe de gardes du corps ; elle pouvait être peu nombreuse, mais il fallait qu'elle me fût entièrement dévouée. Mieux vaut n'avoir dans une ville que vingt hommes à soi sur lesquels on puisse compter absolument que d'avoir la confiance de la masse versatile.

Le **21 septembre 1925**, chaque section du parti national-socialiste reçut l'ordre de créer une *Schutzstaffel*. Les premiers *SS* n'étaient pas plus de dix dans chaque ville (seul Berlin en possédait vingt). Ils portaient alors la chemise brune, comme les SA, mais arboraient, sur une casquette noire, la tête de mort des vieux régiments de hussards impériaux.

En **1926**, les *SS* reçurent la garde du « drapeau du sang », celui des nazis tués le **9 novembre 1923**, lors du putsch avorté de Munich.

En butte aux coups des adversaires et au mépris de la SA - la vieille jalousie entre les troupes de ligne et la garde - la *SS* adopta pour première devise : *Noblesse se tait*.

Elle ne comprenait encore que deux cent quatre-vingts hommes, quand, le **6 janvier 1929**, Adolf HITLER plaça à sa tête un garçon de vingt-huit ans, qui voulait devenir officier, puis ingénieur agronome. C'était lui qui portait la bannière du mouvement nationaliste, la *Reichskriegsflagge*, lors du putsch de Munich. Il se nommait Heinrich HIMMLER.

Au début de **1930**, les SS comptaient deux mille hommes, qui devinrent cinquante-deux mille lors de la prise du pouvoir et deux cent cinquante mille à la veille de la guerre.

Tandis que se développait l'*Allgemeine-SS*, ou *SS* générale, se constituaient d'autres branches, de l'organisation. Dès **1931**, deux ans avant la prise du pouvoir, Himmler avait créé le SD<sup>9</sup>, service officiel de renseignement du parti national-socialiste. En **1936**, HIMMLER devint le chef de la police allemande et reçut le titre de *Reichsführer SS*.

Dès la prise du pouvoir, la *SS-Stabwache*, sous la direction de Sepp DIETRICH, forma la garde personnelle d'Adolf Hitler, pour prendre, peu après, le nom de *Leibstandarte Adolf HITLER* et devenir le noyau de la première division de la *Waffen-SS*.

Lors du rétablissement du service militaire obligatoire, en **1935**, il fut créé des unités permanentes : les *SS-Verfügungstruppe*<sup>10</sup> (VT), qui furent entraînées au combat aussi bien, et même souvent mieux, que des unités militaires. Il y eut ainsi deux régiments de VT. Ils servirent de noyau à la deuxième division de la *Waffen-SS*, la division *Das Reich*.

Par ailleurs, il existait des formations de SS encasernées : les *SS-Totenkopfverbände*, chargées de la garde des prisonniers du régime, qui comprenaient quatre régiments en **1938** et douze en **1939**, et contribuèrent à la formation de la troisième division de la *Waffen-SS*, la division *Totenkopf*<sup>11</sup>.

HIMMLER tenait à ce que les hommes de la *SS*, choisis selon des critères physiques et moraux draconiens, ne soient pas des « planqués » dans un conflit futur, mais deviennent les meilleurs soldats du front. De cette idée naquit la *Waffen-SS*.

A la fin de la campagne de Pologne, il existait déjà quatre divisions de la *Waffen-SS* dont une division de police. Dès le printemps **1940** se constitua le noyau d'une cinquième unité, la division *Wiking*. Son originalité était d'admettre dans ses rangs des volontaires « germaniques » : Danois, Norvégiens, Hollandais ou Flamands.

Le moins qu'on puisse dire est que la Wehrmacht traditionnelle ne voyait pas d'un bon œil la constitution de troupes d'élite échappant totalement à son contrôle. Si la valeur militaire des *SS* apparaissait incontestable, leur fanatisme politique, leur recrutement international et leur réputation impitoyable ne pouvaient qu'inquiéter les militaires allemands « classiques ».

Aussi le *Gruppenführer*<sup>1</sup> Gottlob BERGER, bras droit de HIMMLER pour tout ce qui concernait la *Waffen-SS* et ses problèmes de personnel, eut-il un certain mal à recruter des hommes en Allemagne même. La Wehrmacht ne tolérait guère l'écrémage de son recrutement. C'est ainsi que, par la force des choses, qui compte

---

<sup>7</sup> Troupe de choc.

<sup>8</sup> Garde du corps.

<sup>9</sup> Abréviation de *Sicherheitsdienst*: service de sécurité.

<sup>10</sup> Troupes SS « à la disposition ».

<sup>11</sup> Tête de mort.

autant parfois que l'idéologie, les *Waffen-SS* formèrent leurs divisions avec de jeunes Allemands résidant hors des frontières du Reich (les *Volksdeutsche*) et de jeunes étrangers séduits par le national-socialisme.

## Deux cent mille non-Allemands dans la « *Waffen-SS* »

Finalement la *Waffen-SS* compta dans ses rangs, au cours de la guerre, quatre cent mille Allemands natifs, trois cent mille *Volksdeutsche* (dont de nombreux Alsaciens), cinquante mille «Germaniques» et au moins deux cent mille Européens.

Plus de trois cent mille hommes de la *Waffen-SS* devaient trouver la mort au combat.

La politique d'intégration totale d'éléments non « germaniques » dans la *Waffen-SS* posait un certain nombre de problèmes, notamment sur le plan linguistique, et aussi psychologique, par rapport aux gouvernements ou aux partis politiques des différentes nations<sup>12</sup> européennes. Si on continua à encourager les engagements individuels, certains chefs estimèrent nécessaire d'opérer un regroupement par nationalité.

Le début de la guerre à l'est, en **juin 1941**, donna un nouveau coup de fouet au recrutement : l'idée de la lutte commune contre le bolchévisme vint prendre la relève de l'idée raciale germanique. Ainsi naquirent des régiments, des brigades et même des divisions « nationaux ».

Le chef du *Germanische Leitstelle*<sup>13</sup> de la *Waffen-SS*, l'*Obersturmbannführer*<sup>14</sup> RIEDWEG, un chirurgien militaire d'origine suisse, fit beaucoup pour cette « européanisation », rompant pour cela quelques lances avec les tenants du pangermanisme classique.

Au moment où les Français furent autorisés officiellement à former une unité de la *Waffen-SS*, on y comptait déjà des formations « nationales » de Danois, de Norvégiens, de Hollandais, de Flamands, de Finlandais, de Croates, d'Ukrainiens, de Bosniaques, de Lettons, d'Estoniens et de Wallons.

Les originaires des pays neutres, Suisses ou Suédois, se trouvaient répartis selon leurs affinités, tandis que des Luxembourgeois, des Tchèques, des Lituaniens ou des Polonais avaient été enrôlés dans des unités allemandes ou multinationales.

Après les Français devaient être formées d'autres unités nationales avec les Albanais, les Slovènes, les Hongrois, les Ruthènes, les Italiens, les Serbes, les Cosaques, les Roumains, les Bulgares, les Tyroliens, les Grecs et surtout les Russes. Il y eut même un détachement de Britanniques. Quant aux Espagnols (auxquels se joignirent un certain nombre de Portugais), ils restèrent dans la Wehrmacht, où ils formaient la division *Azul*. Dans les derniers mois de la guerre, on vit naître des formations caucasiennes, asiatiques, arabes et indiennes. Plus de trente nations fournirent ainsi des contingents de volontaires.

En **juillet 1943**, l'idée de la *Waffen-SS* connaissait son apogée. Ce n'était plus la troupe victorieuse de la guerre éclair, mais pas encore la poignée des fanatiques du dernier carré.

On venait de former une nouvelle division de la *Waffen-SS*, la division *Hitlerjugend*<sup>15</sup> avec dix mille volontaires, âgés de dix-sept ou même de seize ans. Commandée par un *Standartenführer*<sup>16</sup> de trente-cinq ans, Fritz WITT, qui sera tué au combat le **12 juin 1944**, près de Caen, cette unité de benjamins montrait que l'Allemagne était décidée à exiger de sa propre jeunesse les plus grands sacrifices.

Les divisions de la *Waffen-SS* se battaient très durement sur tous les fronts et jouaient une partie que l'on devinait décisive. La situation était sérieuse pour le III<sup>e</sup> Reich. Lorsque de jeunes Français s'engagèrent alors dans la *Waffen-SS*, ce n'était certes pas pour voler au secours de la victoire.

Le **10 juillet 1943**, les Alliés avaient débarqué en Sicile et, le **24**, Benito MUSSOLINI avait été « démissionné » par le Grand Conseil fasciste. Il se trouvait prisonnier et il semblait que l'Italie allait changer de camp. Rome avait tenté de se soulever contre les Allemands.

Sur le front de l'est, la plus grande bataille de chars de la guerre, engagée le **5 juillet** dans la région de Koursk, tournait à la défaite en une dizaine de jours ; pour les Allemands, c'était un désastre peut-être plus grave que Stalingrad. La retraite commençait devant le « rouleau compresseur » de l'armée rouge. En **août**, Orel, Bielgorod et Kharkov devaient être repris par les Russes.

La guerre aérienne contre les Anglo-américains était perdue. La guerre sous-marine dans l'Atlantique se révélait un autre échec.

Les Italiens capitulaient le **8 septembre**, mais, quatre jours plus tard, MUSSOLINI, gardé prisonnier dans un hôtel perdu en pleine montagne, dans les Abruzzes, était délivré par un commando parachutiste dirigé par un officier de la *Waffen-SS* : Otto SKORZENY. Plus que jamais, l'arme à laquelle SKORZENY appartenait était l'arme des hommes décidés à se battre jusqu'au bout.

---

<sup>12</sup> Général de corps d'armée.

<sup>13</sup> Centre germanique.

<sup>14</sup> Lieutenant-colonel.

<sup>15</sup> Jeunesse hitlérienne.

<sup>16</sup> Colonel.

## Résultats surprenants du recrutement français

Aussitôt signée la loi du **22 juillet 1943**, la campagne d'engagement pour la *Waffen-SS* française commença. Elle devait donner des résultats assez surprenants, malgré les constants revers que subissaient les armées du III<sup>e</sup> Reich. En une quinzaine de jours, le nombre de volontaires dépassa le millier, et il tripla en quelques mois.

Il s'agissait, pour la plupart, de très jeunes gens : leur moyenne d'âge ne dépassait guère dix-huit ans et on comptait parmi eux une bonne moitié de lycéens et d'étudiants.

Depuis des mois et des mois, les communiqués des journaux et les films d'actualité évoquaient la bravoure au feu des divisions de la *Waffen-SS*. Certains jeunes Français, séduits par le national-socialisme et par sa propagande pour un « nouvel ordre européen », supportaient mal d'être exclus de ces combats où se jouait le sort du monde.

La première réaction de ceux qui s'engagèrent alors était une réaction de refus et de mépris à l'égard de ceux qui attendaient la fin de la guerre sans essayer d'y participer.

Tous, même les plus jeunes, se trouvaient traumatisés par la défaite de **1940** et rêvaient de retrouver, en tant que Français, un honneur militaire. Cette réaction de fierté blessée aurait pu peut-être les conduire, en d'autres circonstances, à rejoindre les troupes gaullistes de la France libre. Mais, pour beaucoup, le mouvement de Londres signifiait une restauration de ces politiciens d'avant guerre qu'ils rendaient responsables de la défaite.

Parfois une très faible influence, un hasard, décidait du camp choisi. Il suffisait qu'un garçon décide de rejoindre les forces alliées par l'Espagne ou qu'il se résolve au contraire, à signer son engagement dans la *Waffen-SS* pour qu'il entraîne deux ou trois camarades de lycée ou d'atelier...

La nouvelle formation militaire attira les éléments les plus enthousiastes des mouvements de DORIOT, de DEAT ou de BUCARD, en zone nord, et de la Milice française de DARNAND, en zone sud. Il semblait impossible à ces garçons, très jeunes, de rester en dehors de la bataille. La *Waffen-SS* possédait le prestige d'une sorte de « super-armée » qui n'acceptait en principe que des volontaires, même parmi les Allemands.

Les querelles internes des partis politiques « collaborateurs » et leur impuissance à s'unir dans un moment aussi crucial portaient les plus jeunes de leurs militants à croire que cette unité ne pouvait plus désormais se créer qu'au front, dans une formation appelée aux plus durs sacrifices.

En France même, la guerre civile commençait, avec le redoutable enchaînement du terrorisme et du contre-terrorisme. Ceux qui avaient choisi le parti de la collaboration voyaient les attentats se multiplier contre leurs camarades. Les morts se comptaient par centaines ; les représailles, qui s'annonçaient imminentes, menaçaient d'être terribles. Le moment semblait inéluctable de prendre désormais parti les armes à la main. Beaucoup estimaient qu'il valait mieux être soldat du front que policier... L'engagement, certes, était sans équivoque, mais il permettait d'échapper à un impitoyable engrenage. Et, pour des garçons avides d'action violente, la *Waffen-SS* avait le prestige de combattre à ciel ouvert et à armes égales, caractère dont étaient dépourvues la Milice et la Gestapo<sup>17</sup>.

Dans le dernier cas, on n'était que l'auxiliaire de la police allemande<sup>18</sup>. Dans la Milice, on ne possédait même pas d'armes pour se défendre...

## Les miliciens : prouver leur bravoure militaire

Créée par une loi du **30 janvier 1943**, la Milice française ressemblait plus à un parti traditionnel qu'à une cohorte militaire. Son élément de choc, la Franc-Garde, ne fut constitué que le **2 juin 1943**, près de Vichy, au camp des Calabres. Dans les trois premières « centaines » ainsi rassemblées, il n'y avait pas un homme sur dix à être armé, comme on l'a vu ailleurs.

Le chef de la Milice, Joseph DARNAND, se rendit compte qu'il ne pourrait continuer longtemps à mener un jeu purement politique, du style « Révolution nationale », au service d'un gouvernement de plus en plus dépassé par les événements. Il pensa rejoindre la Résistance et il prit même contact avec son ancien chef, le colonel GROUSSARD, animateur de plusieurs réseaux antiallemands. Mais, l'accord n'ayant pu se faire, DARNAND se tourna vers la *Waffen-SS*.

L'*Obergruppenführer* Gottlob BERGER était, comme lui, un soldat de l'autre guerre, couvert de cicatrices et de décorations. Il insista auprès de DARNAND sur le côté européen de la *Waffen-SS* et sur la nécessité d'y regrouper tous les Français en une seule unité. L'entretien eut lieu à l'école d'officiers de la *Waffen-SS* à Bad Tölz, en Bavière, dans un paysage de montagnes assez grandiose.

Joseph DARNAND fut séduit, mais réserva encore sa réponse. Le chef du mouvement de jeunesse de la Milice, l'Avant-Garde, le capitaine Jean-Marcel RENAULT, as de l'aviation en **1940**, l'encouragea à sauter le pas. De nombreux chefs miliciens furent de cet avis. Il s'agissait pour eux de « coloniser » la *Waffen-SS*, comme les gens du RPF de DORIOT avaient naguère « colonisé » la LVF.

<sup>17</sup> Abréviation de *Geheime Staatspolizei* : police secrète d'Etat.

<sup>18</sup> Cette solution de facilité tenta pourtant une trentaine de milliers d'individus qui, à en croire Philippe AZIZ (*Tu trahiras sans vergogne*, Fayard, éd.), firent partie des officiers de la « Gestapo française ».

En envoyant des volontaires à la *Waffen-SS*, la Milice devait, selon eux, acquérir un prestige certain. Elle pourrait ensuite « monter » en zone nord, où elle se trouvait jusque-là interdite. Elle pourrait, surtout, recevoir des armes dont elle avait de plus en plus besoin.

Et puis le prestige militaire de la *Waffen-SS* jouait à fond sur les chefs miliciens, dont la plupart étaient d'anciens combattants de l'une ou l'autre guerre. Ils voulaient tous prouver aux Allemands la bravoure du soldat français et effacer la honte de 1940. L'enchaînement des circonstances et les directives officielles du gouvernement de Vichy les avaient poussés dans le camp de la collaboration. Mais ils restaient des nationalistes français. En leur ouvrant ses portes, la *Waffen-SS* semblait leur rendre leur honneur de soldat. Aussi Joseph DARNAND se décida-t-il.

Quelques jours après la constitution de l'unité française de la *Waffen-SS*, il s'engagea personnellement et fut nommé *Sturmbannführer*<sup>19</sup>. Il prêtera le serment obligatoire au mois d'août 1943, lors d'une cérémonie intime à l'ambassade d'Allemagne. DARNAND ne reniera pas son geste. A Nice, lors d'une réunion tenue quelques mois plus tard, il affirmera :

« Moi aussi je me suis engagé. J'ai prêté serment. Bientôt, j'irai les rejoindre sur le front de l'est, le seul combat, lorsque leur entraînement sera terminé. Je suis fier de le dire à nos amis et à nos ennemis. »

Les miliciens qui s'engagèrent dans la première unité française de la *Waffen-SS*, comme tous leurs camarades des partis politiques, allaient couper les ponts rapidement avec leur passé. Ils ne furent mêlés en rien à la guerre civile qui se développa ensuite en France ; ils trouvèrent à la *Waffen-SS* l'occasion de devenir ce dont ils rêvaient : des soldats du front.

### Plutôt se battre en Russie qu'en Savoie

C'est au camp de Sennheim (Cernay), en Alsace, que devait être formée la première unité française de la *Waffen-SS*. Dans cette vaste caserne se rencontraient des volontaires de toutes les nationalités ; dès leur arrivée, tous se trouvaient pris « par le rythme ».

On rassembla rapidement plus d'un millier d'hommes. Parmi eux, les soldats de la NSKK, venus du camp de Schotten, et ceux de la Kriegsmarine, dont la base arrière se trouvait à Sennheim, faisaient figure d'anciens. Les autres arrivaient aussi bien de zone sud que de zone nord et étaient souvent très politisés. Il y avait également des volontaires provenant d'Allemagne, où ils se trouvaient comme travailleurs libres ou même comme prisonniers de guerre.

A côté du recrutement « idéologique », certains avaient été volontaires d'office, grâce à la méthode allemande dite *Erpressung* (chantage) ; la *Waffen-SS* étant présentée comme une porte de sortie après une bêtise majeure, mais non déshonorante - comme d'avoir séduit une femme allemande...

Les recruteurs n'avaient pas toujours regardé à la qualité et on trouvait à Sennheim, parmi les non-politiques, le meilleur et le pire. La première chose à faire pour les instructeurs était donc de trier. Et le camp ressembla vite à un gigantesque tamis, dont le critère essentiel était l'impitoyable entraînement de la *Waffen-SS*.

Le chef nominal français de cette « opération SS » était un militant du RPF de Jacques DORIOT, qui espérait ainsi renouveler ce qui lui avait si bien réussi avec la LVF. Ancien officier qui avait naguère servi dans les méharistes, le colonel GAMORY-DUBOURDEAU approchait de la soixantaine. En raison de son âge, il n'exerça jamais de véritable commandement.

Les vrais cadres venaient de la Milice. Ils étaient une dizaine, engagés sur ordre de DARNAND, le **11 octobre 1943**. Avec eux, deux cents volontaires de zone sud, tous destinés à devenir officiers ou sous-officiers. Ces miliciens n'avaient pas toujours été bien vus de leurs camarades de la Milice, dont le côté « catholique et Français toujours » appréciait peu le caractère internationaliste et païen de la *Waffen-SS*. Mais les volontaires de Sennheim n'avaient cure des critiques et préféraient se battre en Russie plutôt qu'en Savoie... Ils avaient suivi avec enthousiasme les chefs que la Milice avait fournis pour cette opération.

Pierre CANCE, originaire de Bordeaux, était, à trente-huit ans, l'adjoint le plus proche de DARNAND. Aussi bon organisateur que peu diplomate, cet ancien joueur de rugby ne manquait ni de prestance personnelle ni de courage physique. Il devait devenir le chef du premier bataillon engagé au feu. Noël de TISSOT, lui, semblait tout le contraire d'un militaire. Intellectuel un peu bohème, il savait jouer de son charme pour imposer un personnage rêveur et ironique, un peu déplacé dans le strict univers de la *Waffen-SS* ; lors du premier engagement, il devait trouver la mort. Léon GAULTIER professait l'histoire dans le civil et s'apprêtait à la vivre sous l'uniforme SS, avec une jovialité qui rendait le moral aux plus cafardeux. Henri FENET, jeune officier d'activé, s'était trouvé sans emploi à la fin de 1942 et avait organisé la Milice dans le département de l'Ain. Mais il croyait bien davantage à la solution militaire qu'à la solution politique et pensait que le sort de l'Europe, donc de la France, se jouait désormais sur le front...

La majeure partie de l'Ukraine était perdue, le bassin du Donetz et la presqu'île de Crimée repris par l'Armée rouge ; le **6 novembre**, STALINE allait occuper Kiev. Toutefois, si les Allemands gagnaient encore la

---

<sup>19</sup> Commandant. Nous avons relaté par ailleurs, dans « Les Français contre les Français : la Milice », les *hésitations* de Darnand.

guerre, ou s'ils se résignaient à une paix de compromis, seuls auraient le droit de parler ceux des Européens qui se seraient battus. Tout le reste n'avait aucune importance, et surtout pas la politique intérieure française. Quant à la défaite allemande, elle signifiait pour les volontaires, comme pour Pierre LAVAL, qui avait signé le décret du **22 juillet 1943**, le triomphe du bolchevisme. Et ils étaient prêts à tout pour lui barrer la route.

L'instruction commença. Les officiers furent logés à part, dans une villa, mais ils subissaient comme les autres la rude formation des ~~W~~.

Très rapidement, on forma six compagnies d'instruction de plus de deux cents hommes chacune.

### Tous perdent leurs grades

La plupart des volontaires n'avaient pas vingt ans et n'encourageaient aucune responsabilité dans la défaite de **1940**, dont ils sentaient pourtant le poids brûlant. Ils su méfiaient un peu de leurs aînés et avaient hâte de prouver aux instructeurs allemands, Scandinaves ou néerlandais, leur valeur personnelle.

Les sous-officiers et les officiers avaient pour la plupart connu, très jeunes, la défaite et s'y étaient comportés bravement. Fait unique dans l'histoire des « mercenaires », tous perdirent leurs grades. Les sous-officiers redevinrent simples soldats pour la première partie de l'instruction et les officiers durent se contenter d'un grade théorique d'*Oberscharführer*<sup>20</sup>.

Les Français découvraient à Sennheim un monde totalement nouveau, où l'entraînement physique comptait autant que la formation idéologique. Le *Waffen-~~W~~* devait être un soldat, un soldat politique.

Tandis que les jeunes s'adaptaient assez facilement à cet état de choses, quelques intellectuels et quelques voyous eurent plus de mal à se mettre au pas. Mais on ne laissait à personne le temps de souffler et, pendant trois mois, de 6 heures du matin à 5 heures du soir, ce ne furent que compétitions sportives, marches et contremarches.

On voyait peu le commandant du camp, un certain FICK, qui avait le grade d'*Oberführer*<sup>21</sup>. Le grand chef de l'instruction était le *Sturmbannführer* WELBROCK. C'était un très grand blessé qui ne pouvait se déplacer qu'en voiture à cheval. Moins porté sur les théories politiques que sur les critères éthiques, c'était un homme qui attachait beaucoup de prix à la valeur morale et physique et voulait, avant tout, développer les qualités individuelles de chacun des volontaires qui lui étaient confiés. WELBROCK prit tout de suite une influence personnelle considérable.

Les officiers français furent guidés par un garçon de leur âge, REICHE, ancien attaché d'ambassade, devenu combattant d'élite dans une division de la *Waffen-~~W~~*. Il devait les suivre jusqu'au bout et trouver la mort au front avec ses « poulains ».

Très rapidement, la *Waffen-~~W~~* française prenait son rythme. SAINT-LOUP, qui a raconté son aventure dans un roman historique : *Les Hérétiques*, donne une image de la transformation des engagés :

Au bout de trois mois, la moyenne de poids pour un jeune *Waffen-~~W~~* est ramenée autour de soixante kilos. Mais il court avec aisance le marathon de quarante kilomètres, traverse le Rhin à la nage, saute six mètres en profondeur les yeux fermés. Extérieurement, il est tout en muscles longs sous la peau bronzée. A l'intérieur on l'a passé à la chaux.

Ce grand « chaulage » n'avait pas toujours été obtenu sans mal.

Un des plus fanatiques pour s'engager à la *Waffen-~~W~~* avait été le journaliste Philippe MERLIN, qui dirigeait l'équipe de l'hebdomadaire *Jeune Force de France*. Mais il fut un peu déçu de voir très limité son rôle politique. Il n'y avait guère de place pour une telle ambition dans une unité militaire. Il parvint à rencontrer HIMMLER en personne, et, lors d'une permission, évoqua sa déception : « C'est un flic. Il a la petitesse de CHIAPPE et la binette de LANGERON » (tous deux anciens préfets de police de Paris, bien connus avant guerre).

Le mot ne fut guère goûté, pas plus que certaines intrigues politiques ou sentimentales. Toujours est-il que MERLIN finit par se suicider. Selon sa demande, il fut incinéré et ses cendres jetées dans le Rhin. Ainsi mourut, au printemps **1944**, le premier *Waffen-~~W~~* français, victime de son propre romantisme.

Ses camarades ne se posaient guère de questions et se laissaient peu à peu fondre au creuset. Le soir, après l'exercice, ils se rendaient dans les petites auberges des environs où les Alsaciens, dont beaucoup portaient alors l'uniforme de la SA, semblaient assez surpris de rencontrer des Français « de l'intérieur » sous celui de la *Waffen-~~W~~*. Quelques volontaires se rendirent même à la messe, en civil. Ceux qui comprenaient l'allemand entendirent le curé de Sennheim tonner en chaire contre « la peste noire », c'est-à-dire... la ~~W~~. Ils ne retournèrent plus à l'église.

Au mois de **janvier**, le tamis de Sennheim avait suffisamment fonctionné pour que l'on puisse tirer les enseignements de la sélection. Les candidats officiers partirent pour Bad Tölz, à la ~~W~~-*Junkerschule* (école d'élèves officiers), les sous-officiers à l'école de Posen-Treskau, près de Prague. Quant aux ~~W~~ du rang, ils restèrent à Sennheim pour y subir désormais la seconde partie de leur entraînement : l'instruction militaire.

---

<sup>20</sup> Adjudant.

<sup>21</sup> Général de brigade.

## « Que Dieu me vienne en aide ! »

Pendant quatre mois, en **janvier, février, mars et avril 1944**, ce devait être un opiniâtre travail de formation des hommes et des cadres, qui aboutira au printemps à la création de la 8<sup>e</sup> ~~Waffen-SS~~ *Sturmbrigade* - la brigade d'assaut française - forte de près de deux mille hommes.

Mais avant de quitter Sennheim pour les écoles, tous les volontaires français de la *Waffen-SS* prêtèrent le serment les liant jusqu'à la mort.

La troupe fut rassemblée en carré. Au nom de leurs camarades, quatre d'entre eux s'avancèrent et posèrent une main sur l'épée nue que tenait un officier, tandis que de l'autre main ils faisaient le vieux geste du serment, deux doigts levés.

La neige recouvrait les toits de la caserne de Sennheim. Les paroles sonnaient clair dans l'air givré et tous les hommes les répétaient, phrase par phrase :

*Je te jure, Adolf HITLER, Führer germanique et réformateur de l'Europe, d'être fidèle et brave. Je jure de t'obéir à toi et aux chefs que tu m'auras désignés, jusqu'à la mort. Que Dieu me vienne en aide.*

La houle des réponses montait par vagues au-dessus de ceux qui, si nombreux, devaient mourir pour tenir ce serment.

Les élèves officiers furent dirigés sur Bad Tölz, en Bavière. En franchissant la voûte du portail, flanquée des deux tours poivrières, ils entraient dans le « saint des saints » de la *Waffen-SS*.

La *SS-Junkerschule* formait des cadres pour toutes les divisions. On y trouvait de nombreux officiers étrangers et d'anciens officiers allemands de la Wehrmacht qui avaient, les uns comme les autres, perdu leur grade en entrant dans la *Waffen-SS* et s'apprétaient à le reconquérir à force de travail, de discipline et de courage.

## Les Français en vedette parmi trente nations

La première promotion d'officiers français comptait une vingtaine de candidats, et l'inévitable REICHE, toujours aussi diplomate, servait d'agent de liaison. Le chef de l'instruction du petit groupe était le *Hauptsturmführer*<sup>22</sup> KOSTENBADER. Il parlait un français parfois fort pittoresque, mais c'était un excellent instructeur, énergique et dynamique. Comme beaucoup d'officiers de la *Waffen-SS*, il n'attachait pas une importance extrême aux problèmes politiques. L'essentiel lui paraissait de gagner la guerre. On s'entendrait toujours ensuite, entre guerriers, pour construire cette fameuse Europe nouvelle... Un nommé BENDER assurait le minimum de cours idéologiques et son enseignement provoquait parfois l'ironie des Français, qui comptaient plusieurs professeurs dans leurs rangs.

Tous les officiers avaient été uniformément ramenés au grade d'*Unterscharführer*<sup>23</sup> et se demandaient si cette incessante dégradation allait continuer longtemps.

Au mess ou à la piscine, les Français, assez handicapés par leur méconnaissance de l'allemand, faisaient surtout connaissance avec les Wallons et les Suisses. L'ambiance de Bad Tölz restait volontairement très internationale. On y rencontrait l'élite de la *Waffen-SS* et ces jeunes élèves officiers, venus d'une trentaine de nations, brûlaient tous de prouver les qualités militaires de leur race. La plupart des instructeurs, allemands ou étrangers, étaient de grands blessés, et deux compagnies se composaient uniquement de mutilés. On accordait une importance capitale aux problèmes de rééducation. Les combattants blessés devaient retrouver leurs aptitudes à la lutte et leur dignité d'hommes.

Les journées passaient vite entre les exercices sportifs et militaires, les rares sorties dans la rue principale de Bad Tölz et les visites aux différents cafés de la ville, où la pâtisserie allemande était appréciée de ces affamés perpétuels qu'étaient tous les hommes de la *Waffen-SS* pendant leur période d'entraînement. Il y eut une visite à la pinacothèque de Munich, mais le tourisme occupait vraiment peu de place dans cette aventure.

Les élèves officiers français avaient été tout de suite éblouis par le confort du casernement, le caractère rationnel de l'instruction et la somme incroyable de connaissances qu'ils devaient emmagasiner dans un temps très bref. L'enseignement tactique tenait une place importante et les Français bénéficiaient d'un régime spécial à cause des difficultés linguistiques. Cela ne les empêcha pas, lors des examens de sortie, d'obtenir des notes nettement supérieures à la moyenne de leurs camarades germanophones.

Quand arriva la fin des cours et les nominations aux différents grades, les nouveaux officiers eurent droit à un stage de ski dans les Dolomites italiennes. Ce devait être leur dernière image de paix.

A San Martino di Castrozza, dans une station de sports d'hiver réquisitionnée, ils vécurent quelques jours inoubliables. Une forêt de mâts entourait celui où claquait, au vent des cimes, le pavillon noir aux deux lettres runiques blanches ; tout autour, les drapeaux des nations qui avaient fourni des volontaires à la *Waffen-SS*. Celui de l'Allemagne flottait comme les autres, ni plus ni moins haut. Symbole d'une égalité que tous étaient prêts à payer du prix de leur sang.

<sup>22</sup> Capitaine.

<sup>23</sup> Sergent.



Il n'y avait plus de problème « national » entre les jeunes officiers venus volontairement se battre de tous les pays de l'Europe. Seule comptait la nouvelle fraternité du courage. On était à la fin de **mars 1944**.

Un quelconque crétin d'un lointain état-major s'avisait alors que tous les Français avaient une réputation de bons artilleurs, et on décida de transformer la brigade d'assaut française en une unité d'artillerie : tout le monde fut alors expédié à l'école de Beneschau. Mais la plaisanterie provoqua de tels hurlements qu'elle ne dura que quelques jours et on décida finalement que la *Sturmbrigade* serait une unité normale d'infanterie motorisée. On dirigea sur Neweklau, aux environs de Prague.

Il restait à accomplir l'amalgame entre les hommes venant de Sennheim, les sous-officiers qui sortaient de Posen-Treskau, où ils avaient subi un entraînement d'une épouvantable rigueur dans la neige de l'hiver tchèque, et les officiers passés par le creuset de la *Junkerschule* de Bad Tölz.

Le contact avait été perdu pendant plusieurs mois, et c'est avec beaucoup de curiosité et un peu d'inquiétude que les uns et les autres se retrouvèrent.

### « Etre, avant tout, des *Sturmer* »

L'ancien instructeur KOSTENBADER reçut le commandement de l'ensemble de la brigade, assisté de GAMORY-DUBOURDEAU, dont le rôle parut surtout honorifique. CANCE, nommé *Hauptsturmführer*, prit en main le 1<sup>er</sup> bataillon et organisa quatre compagnies de combat, une compagnie lourde et une compagnie d'état-major, toutes commandées par des officiers français.

L'entraînement reprit de plus belle, dans le cadre, cette fois, d'une unité entièrement française.

En ce début d'**avril 1944**, il faisait encore très froid, le ravitaillement restait déplorable et l'exercice devint si dur que bien des hommes s'évanouirent au cours des manœuvres. Mais pas un seul ne voulut se faire évacuer.

Une nouvelle sélection élimina ceux qui avaient déjà échappé au tamis de Sennheim. Dix pour cent de l'effectif furent rejetés, à commencer par ceux dont on avait enfin reçu les casiers judiciaires et qui se retrouvèrent dans des camps de travail lorsqu'ils avaient naguère encouru des peines infamantes.

L'entraînement dura jusqu'au mois de **juillet 1944**. Les Alliés avaient entre-temps débarqué en Normandie et il n'était certes plus question d'accorder la moindre permission avant le départ pour le front.

Il y eut une crise du moral parce que ce départ vers les lignes se trouvait sans cesse retardé. Certains s'étaient engagés dans la *Waffen-SS* depuis une année entière et n'en pouvaient plus de ne pas encore se battre.

Mais il fallait encore « peaufiner » l'instruction militaire et l'amalgame politique. Au début, les différences d'origine avaient posé quelques problèmes. Les gens de la zone nord considéraient un peu ceux de la zone sud comme des « réactionnaires », et ceux-ci leur reprochaient d'être des « révolutionnaires ». Mais, peu à peu, un esprit nouveau naissait.

Certains avaient fait une crise nationaliste et d'autres, au contraire, ne voulaient plus entendre parler de la France. Cela ne dura guère, car l'idée européenne progressait rapidement et permettait de laminer les divisions politiques. Progressivement, les vieilles étiquettes devenaient transparentes et les antagonismes s'effaçaient.

« Vous devez être, avant tout, des *Sturmer* », répétaient les cadres.

Quand survint le fameux complot du **20 juillet** contre HITLER, la *Sturmbrigade* attendait ses camions pour monter en ligne. Cela aussi avait un peu freiné le départ, car les Français auraient aimé gagner le front dans des véhicules Renault. Le bombardement de Billancourt empêcha ce projet et les unités prirent finalement place à bord de camions Ford.

Au dernier moment, une nouvelle sélection élimina ceux qui n'étaient pas tout à fait au point. On organisa aussi l'encadrement des éléments de dépôt et l'instruction des nouveaux arrivés.

GAMORY-DUBOURDEAU resta à Neweklau avec deux compagnies.

On constitua alors pour le front le 1<sup>er</sup> bataillon de la brigade d'assaut. CANCE en prit le commandement, avec de TISSOT à la 1<sup>re</sup> compagnie, GAULTIER à la 2<sup>e</sup> et FENET à la 3<sup>e</sup>. Il s'agissait de fortes compagnies de combat, de deux cent vingt hommes chacune. La *Pak*<sup>24</sup> fut confiée à PLEYBER. Tous quatre étaient *Obersturmführer*<sup>25</sup> depuis leur sortie de Bad Tölz.

Ceux qui devaient rester à Neweklau regardaient avec envie leurs camarades qui se dirigeaient vers l'Est.

<sup>24</sup> Abréviation de *Panzerabwehrkanone* : canons antichars.

<sup>25</sup> Lieutenant.

## La « ~~W~~-Sturmbrigade » face à l'armée rouge

Le voyage dura une semaine. Finalement, les Français arrivèrent dans l'ancienne Pologne autrichienne, en Galicie.

L'armée rouge venait d'effectuer une percée dans le secteur et la 18<sup>e</sup> division de la *Waffen-~~W~~*<sup>26</sup> essayait, tant bien que mal, de colmater la brèche. L'*Oberführer* TRABANDS, qui la commandait, avait vu ses effectifs fondre dans la mêlée et certaines de ses compagnies étaient réduites à une vingtaine d'hommes seulement.

Les Français furent rapidement lancés dans la bataille. La 3<sup>e</sup> compagnie, celle de FENET, fut engagée la première et devait verrouiller une dangereuse brèche. Il fallait pour s'y rendre passer par un terrain découvert et les ~~W~~ français progressèrent par bonds, comme à l'exercice. Pendant cette marche de deux kilomètres, sous un déluge de feu, il n'y eut à déplorer que deux blessés légers.

Dès le lendemain, **10 août 1944**, l'ensemble du bataillon allait être engagé, dans des conditions assez mauvaises. Sans même voir l'ennemi, les hommes de la 2<sup>e</sup> compagnie, massés à la lisière d'une forêt, furent pris à partie par l'artillerie russe. Un chef, GAULTIER, tomba, très grièvement blessé, et les pertes furent lourdes. Le premier mort au combat de la *Waffen-~~W~~* française fut le *Sturmmann*<sup>27</sup> DELATRE.

Mais les ordres étaient formels : il fallait absolument réduire une « poche » russe et essayer de progresser vers la voie de chemin de fer de Cracovie à Sanok.

Avec la 3<sup>e</sup> compagnie, FENET verrouilla le côté droit de la poche et de TISSOT, avec la 1<sup>re</sup> compagnie, le flanc gauche. Au centre, GAULTIER, évacué, avait passé le commandement à BARTOLOMEI, qui sera lui aussi blessé et remplacé par PLEYBER.

En une charge à la baïonnette, dans la meilleure tradition française, les volontaires de la brigade d'assaut parvinrent jusqu'à la voie ferrée le **15 août**. La poche fut ainsi réduite en quelques jours. Mais les Français comptaient déjà dix pour cent de pertes. Malgré l'impitoyable entraînement, la plupart d'entre eux s'étaient montrés trop téméraires...

L'*Oberjunker*<sup>28</sup> PEYRON avait été le premier officier tué.

Assez éprouvés par ce terrible baptême du feu, les hommes de la *Waffen-~~W~~* descendirent au repos pour deux ou trois jours.

Dans cette partie très riante de la Galicie, ils connurent les joies du guerrier qui vient de remporter sa première victoire, celle où l'on domine sa peur.

Mais l'armée rouge continuait sa percée.

Après deux jours de repos, le 1<sup>er</sup> bataillon de la *Waffen-~~W~~* remonta en ligne, le **17 août 1944**.

Les *Waffen-~~W~~* français avaient pour mission d'enrayer l'offensive russe qui s'appêtait à franchir la Visloka, un affluent de la Vistule, presque à sec en ce plein cœur de l'été. Le front à défendre était long de quinze kilomètres et le *Hauptsturmführer* CANCE ne disposait plus que de huit cents hommes environ, toujours articulés en trois compagnies: la 1<sup>re</sup> avec de TISSOT, la 2<sup>e</sup> avec LAMBERT, un tout jeune *Untersturmführer*<sup>29</sup>, qui venait d'en prendre le commandement, et la 3<sup>e</sup>, toujours aux ordres de FENET.

L'offensive soviétique se développait d'une manière irrésistible. Les positions que devait occuper le bataillon se trouvaient déjà truffées de Russes quand les Français voulurent se mettre en place.

De terribles combats de nuit, au corps à corps, se déroulèrent dans une atmosphère de cruauté et de confusion indescriptible. On se battit au couteau et à la pelle de tranchée.

Dans la nuit du **20 au 21 août**, ce fut le drame. L'offensive russe écrasa les Français sous le nombre et la puissance de feu.

La 2<sup>e</sup> compagnie fut complètement enfoncée et disloquée sur la rivière Visloka ; ceux qui échappèrent à la mort ou à la capture se replièrent vers l'arrière, par petits groupes.

A la 1<sup>re</sup> compagnie, la situation était presque aussi grave. Son chef, Noël de TISSOT, disparut dans la nuit, tué sans aucun doute dans une embuscade russe. La moitié de sa compagnie se volatilisa avant l'aube.

FENET, lui, restait le seul à tenir sa position avec la 3<sup>e</sup> compagnie, mais il était complètement encerclé.

Il parvint pourtant à résister toute la matinée du **21 août**, et essaya même de contre-attaquer pour dégager une section, isolée au milieu des Russes, mais il ne put percer. L'*Oberjunker* LASCHETT, qui la commandait, fut fait prisonnier et devait mourir en captivité à Tambow. La 3<sup>e</sup> compagnie, ainsi amputée et très éprouvée devait à tout prix se dégager de l'encerclement russe pour retrouver la ligne de résistance du bataillon, à deux ou trois kilomètres plus au sud. FENET réussit la percée et parvint à rejoindre une nouvelle position, devant le village de Mokré, où le *Hauptsturmführer* CANCE venait d'installer son PC.

---

<sup>26</sup> La division *Horst WESSEL*.

<sup>27</sup> Caporal.

<sup>28</sup> Aspirant.

<sup>29</sup> Sous-lieutenant.

Les Français en retraite se trouvaient mêlés à des éléments de la Wehrmacht et de la division *Horst WESSEL*. Certains furent récupérés dans des *Kampfgruppe*<sup>30</sup> improvisés et se firent tuer sur place plutôt que de continuer à reculer.

### Quatre-vingts pour cent de pertes

Le bataillon se reforma tant bien que mal, à l'aube du **22 août**, dans les environs de Mokré. Beaucoup de monde manquait à l'appel.

Les isbas du village étaient envahies de civils polonais en fuite, devant les Russes, de volontaires français, de blessés allemands. La confusion devenait totale. L'artillerie soviétique canonnait sans arrêt tout le secteur.

L'officier de liaison, REICHE, qui n'avait pas quitté la *Sturmbrigade* depuis le temps de Sennheim, fut tué dans ce bombardement ainsi que de nombreux Français. L'officier d'ordonnance SCAPULA et le correspondant de guerre LE MARQUER trouvèrent aussi la mort. LAMBERT tomba, mortellement frappé, en contre-attaquant à la tête de sa compagnie pour protéger le PC du bataillon. Son dernier mot fut : « La croix de fer ». Il en fut décoré à titre posthume. CANCE lui-même reçut trois blessures, mais n'accepta d'être évacué qu'après avoir tenu douze heures à Mokré, comme il s'y était engagé auprès du commandement allemand.

Sur les dix-sept officiers du 1<sup>er</sup> bataillon, sept avaient été tués et huit blessés plus ou moins gravement. FENET était tombé un des derniers, touché à l'épaule, après avoir tenté d'organiser la défense de Dembica, un village situé au sud de Mokré, où se trouvait le train des équipages de l'unité française.

Les survivants, dispersés, parvinrent à y tenir encore une journée. Mais le **23 août**, ce fut le repli en direction de Tarnow, et ils durent passer à travers des éléments russes, infiltrés sur tout le front.

Il restait environ cent quarante hommes valides sur le millier qui avait été engagé sur le front de l'Est le **10 août 1944**. En moins de quinze jours de combats acharnés, le 1<sup>er</sup> bataillon de la *Waffen-SS* française avait subi de très lourdes pertes ; on ne put jamais faire le décompte exact : il y eut environ cent tués, six cents blessés et quarante prisonniers.

On retrouva des Français dans tous les hôpitaux de ce secteur du front, et ils ne rejoignirent que fort tard leurs camarades. Dans le désordre de la bataille, certains combattants avaient été pris en charge par des unités allemandes et ne retrouvèrent jamais leurs compatriotes.

Les rudes combats menés en Galicie par les premiers *Waffen-SS* français à subir l'épreuve du feu furent vite célèbres parmi les autres unités de la *Sturmbrigade*.

Cinquante-huit croix de fer avaient été décernées, dont plusieurs à titre posthume. Le 1<sup>er</sup> bataillon se trouvait hors de combat, mais sa légende était née. [...]

---

<sup>30</sup> *Kampfgruppe* : groupe de combat.